

Au crépuscule
des amants

Du même auteur chez À vue d'œil :

L'Île des Trois Sœurs 1 – Nell

L'Île des Trois Sœurs 2 – Ripley

L'Île des Trois Sœurs 3 – Mia

Les Frères Quinn 1 – Dans l'océan de tes yeux

Les Frères Quinn 2 – Sables mouvants

Les Frères Quinn 3 – À l'abri des tempêtes

Les Frères Quinn 4 – Les Rivages de l'amour

Les Étoiles de la Fortune 1 – Sasha

Les Étoiles de la Fortune 2 – Annika

Les Étoiles de la Fortune 3 – Riley

Les Héritiers de Sorcha – 1 – À l'aube du grand amour

Les Héritiers de Sorcha 2 – À l'heure où les cœurs s'éveillent

Nora Roberts

Au crépuscule des amants

Les Héritiers de Sorcha – 3

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sylvie Del Cotto*



Titre original : *Blood Magick*

Éditeur original

The Berkley Publishing Group, published by
the Penguin Group (USA) LLC, New York

© Nora Roberts, 2014

© Éditions J'ai lu, 2015, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0289-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Pour Kat,
l'une des lumières
les plus étincelantes de ma vie.*

*Combien semblent éloignées les étoiles,
Et loin notre premier baiser
Et, ah, combien vieux est mon cœur !*

William BUTLER YEATS (Éphémère.)

*Il y aura du sang, disent-ils,
le sang veut du sang.*

William SHAKESPEARE

Été 1276

Par une belle journée de fin d'été, Brannaugh cueillait des bouquets d'herbes aromatiques, de fleurs et de feuilles, tout ce dont elle avait besoin pour composer ses baumes, ses potions et ses tisanes. Les voisins, les voyageurs, tous venaient la trouver avec leurs espoirs et leurs maux à soigner. Ils venaient à elle, la Ténébreuse, comme autrefois ils allaient trouver sa mère lorsqu'ils avaient le corps, le cœur ou l'esprit blessé, et payaient en pièces, en services ou en marchandises.

Ainsi, elle, son frère et sa sœur avaient construit leur vie à Clare, si loin de leur terre natale de Mayo. Loin de la chaumière dans le bois où ils avaient vécu, où leur mère s'était éteinte.

Brannaugh avait bâti son existence, plus satisfaite, plus joyeuse qu'elle ne l'avait cru possible depuis ce jour terrible où leur mère les avait laissés avec pour seul héritage la lie

de ses pouvoirs, avant de les envoyer en lieu sûr tandis qu'elle se sacrifiait.

Rongée par le chagrin, se disait Brannaugh avec le recul, guidée par le sens du devoir et la crainte, elle avait fait ce qu'on lui demandait en emmenant son jeune frère et sa petite sœur loin de chez eux.

Ils avaient laissé derrière eux l'amour, leur enfance et toute leur innocence.

De longues années s'étaient écoulées. Ils avaient passé les toutes premières années auprès de leur cousine et de son époux – comme leur mère l'avait exigé –, en sécurité, soignés, bienvenus. Mais le moment était venu de quitter le nid, d'embrasser ce qu'ils étaient et seraient toujours.

Les trois enfants de la Ténébreuse.

Quel devoir, quel objectif guidait leurs pas avant toute chose ? Annihiler Cabhan, le sorcier maléfique, l'assassin de leur père, Daithi le Brave, et de leur mère, Sorcha. Cabhan qui était parvenu à survivre à la malédiction que Sorcha lui avait jetée alors qu'elle était mourante.

Mais par cette journée ensoleillée de fin d'été, tout cela semblait bien lointain – les

frayeurs du dernier hiver, le sang et la mort du dernier printemps.

Ici, sur la terre du foyer qu'elle avait aménagé, l'air était imprégné de l'odeur du romarin qu'elle transportait dans son panier et des roses plantées par son mari à la naissance de leur premier enfant. Des nuages cotonneux aussi blancs que des moutons planaient dans l'étendue bleue du ciel, au-dessus des bois, des petits champs qu'ils avaient défrichés, verts comme des émeraudes.

Son fils, qui allait sur ses trois ans, était assis dans une flaque de soleil et jouait sur le petit tambour fabriqué par son père. Il chantait, riait aux éclats et tapait avec tant de joie et d'innocence que l'amour de Brannaugh pour son enfant embuait ses yeux de larmes.

Sa fille, âgée d'à peine un an, dormait en serrant sa poupée de chiffon préférée contre elle, gardée par Kathel, leur fidèle chien de meute.

Pendant ce temps, un autre fils remuait et donnait des coups de pied dans son ventre.

De là où elle se trouvait, elle pouvait voir la clairière et la maisonnette qu'elle, Eamon et

Teagan avaient bâtie voilà bientôt huit ans. Des enfants, se dit-elle. Ils n'étaient alors que des enfants privés de leur enfance.

Sa fratrie vivait toujours là, tout près. Eamon le Loyal, fort et authentique. Teagan, gentille et juste. Si heureuse désormais, se disait Brannaugh, et Teagan tant éprise de l'homme qu'elle avait épousé au printemps.

Tout était si paisible, malgré les tambourinements et les cris de Brin. La chaumière, les arbres, les collines verdoyantes ponctuées de pointillés formés par les moutons, les jardins, le grand ciel bleu.

Mais cela aurait nécessairement une fin. Et cette fin n'était plus si lointaine.

Le moment approchait – elle le pressentait aussi sûrement qu'elle sentait les coups de pied du bébé dans son ventre. Les jours heureux céderaient à l'obscurité. La paix prendrait fin dans le sang et le conflit.

Elle porta la main à l'amulette ornée du symbole d'un chien autour de son cou. La protection que sa mère avait convoquée par la magie du sang. Très prochainement, elle le

savait, elle aurait de nouveau besoin de cette protection.

Elle se tint le bas de son dos, qui lui causait quelque douleur, et vit son homme arriver à cheval. Eoghan, si beau, son homme à elle. Les yeux aussi verts que les collines, ses cheveux du même noir que les ailes d'un corbeau qui retombaient en boucles sur ses épaules. De grande stature, il chevauchait avec aisance, le buste droit, sur sa vigoureuse jument à la robe brun clair, et sa voix résonnait – comme souvent – tandis qu'il chantait.

Par tous les dieux, il lui donnait le sourire, faisait tressaillir son cœur comme un oiseau en plein essor. Elle qui jadis était pétrie de la certitude que l'amour n'était pas pour elle, que sa seule famille était ceux de son sang, que sa vie se résumerait à sa mission... Elle était tombée éperdument amoureuse d'Eoghan de Clare.

Brin bondit sur ses petits pieds, et s'élança en courant aussi vite que ses jambes le lui permettaient, tout en criant :

— Pa ! Pa ! Pa !

Eoghan se pencha pour hisser le garçonnet en selle. Leurs rires, celui de l'homme et de l'enfant

mêlés, parvinrent aux oreilles de Brannaugh. Les larmes lui montèrent aux yeux une nouvelle fois. En cet instant, elle aurait offert toutes ses forces, jusqu'à la dernière, pour leur épargner la suite de leur destinée. Lorsque le bébé auquel elle avait donné le nom de sa mère se mit à pleurnicher, Kathel remua ses vieux os et aboya doucement.

— Je l'entends.

Brannaugh posa son panier pour aller voir sa fille qui venait de se réveiller. La câlinant, elle était en train de l'embrasser quand la monture d'Eoghan s'arrêta à sa hauteur.

— Regarde un peu ce que j'ai trouvé sur la route. Un petit bohémien abandonné.

— Bien, je suppose que nous devrions le garder. Peut-être qu'une fois débarbouillé il sera joli. Ainsi nous pourrions le vendre au marché.

— On nous en offrirait assurément un bon prix, plaisanta Eoghan en déposant un baiser sur la tête de son fils secoué par un fou rire. Allez, descends, mon bonhomme.

Brin tourna la tête, et l'implora de ses grands yeux noirs.

— Avance, Pa ! S'il te plaît, avance !

— Rien qu'un petit tour. Ensuite, je veux prendre mon dîner.

Il fit un clin d'œil à Brannaugh avant de s'élançer au galop, provoquant les cris de plaisir de l'enfant.

Brannaugh reprit son panier et cala la petite Sorcha sur sa hanche.

— Viens, mon vieil ami, dit-elle à Kathel, c'est l'heure de ton tonique.

Elle marcha vers la jolie maison qu'Eoghan avait bâtie avec ténacité de ses mains habiles. À l'intérieur, elle raviva les braises, posa sa fille et entreprit de préparer le repas.

Caressant Kathel, elle l'arrosa du tonique qu'elle avait concocté pour le maintenir en bonne santé et pour qu'il garde l'œil vif. Il était son guide, son cœur ; elle pouvait encore prolonger sa vie de quelques années. Elle saurait quand le moment viendrait de le laisser partir.

Mais pas tout de suite, non. Pas maintenant.

Elle disposa sur la table des galettes au miel et de la confiture, et le repas était prêt au moment où Eoghan et Brin entrèrent main dans la main.

— Allez, ça suffit maintenant.

Eoghan frotta la tête de Brin, se pencha pour embrasser Brannaugh, s'attardant un peu pour prolonger cet instant, comme à son habitude.

— Tu rentres bien tôt, commença-t-elle à dire avant que ses yeux de mère ne surprennent son fils qui tendait la main vers un gâteau. Va d'abord te laver les mains, mon garçon, ensuite tu viendras t'asseoir à table comme un gentilhomme pour dîner.

— Elles ne sont pas sales, Ma, protesta-t-il en les tendant sous ses yeux.

Sourcils arqués, Brannaugh considéra ses petits doigts potelés.

— À la toilette. Tous les deux.

— On ne discute pas avec les femmes, conseilla Eoghan à Brin. Tu apprendras cette leçon. J'ai terminé la remise de la veuve O'Brian. Je le jure devant Dieu, son fils est un sacré bon à rien et il est encore parti en vadrouille je ne sais où. J'ai travaillé plus vite sans lui.

Il parla de son travail tout en aidant son fils à s'essuyer les mains, évoqua les tâches à venir tout en soulevant sa fille pour la faire tourner dans les airs et la faire rire aux éclats.